

A Bâle, la foire du livre ferme ses portes. Tant mieux pour Genève?

POLÉMIQUE La *BuchBasel* n'aura eu que cinq éditions. Paradoxe? L'écrivain *Daniel de Roulet* constate que la maison de la littérature de Bâle ne s'est jamais mieux portée.

DANIEL DE ROULET



Né à Genève en 1944, aujourd'hui installé à Fasnes-les-Meulières en France voisine, architecte et informaticien, Daniel de Roulet a publié une vingtaine de romans, récits, chroniques et essais dont *Double*, *L'homme qui tombe*, *L'envol du marcheur*, *Nationalité frontalière*, *Malcom X*, *Chronique américaine ou Un dimanche à la montagne*. Son dernier roman, *Kamikaze Mozart* (Buchet-Chastel 2007), envisage l'histoire de l'atome et de la bombe atomique à travers la vie d'hommes et de femmes qui se croisent.

Elle commence son article par «Scheisse» qui veut dire merde en allemand et le termine par «Merde» en toutes lettres et en français. La journaliste de la rubrique culturelle de la *Basler Zeitung* est très fâchée et très grossière. Elle ne supporte pas que la BuchBasel, la Foire du livre de Bâle, n'ait pas lieu cette année. Et surtout, elle enrage de ce que cela puisse éventuellement avantager le Salon du livre des Romands: «Genève va sauter de joie, écrit-elle... Merde.»

Ainsi, la BuchBasel n'aura eu que cinq éditions qui auront toutes été des pertes financières. A chaque fois quelques millions de déficit. Pour la sixième édition, qui devait se tenir en même temps que le Salon du livre de Genève et les trentièmes Journées littéraires de Soleure, le nombre des exposants prévus s'annonçait réduit de moitié. L'avenir de la manifestation sera discuté «aussi vite que possible». Son directeur actuel, Stephan Lips, a démissionné. Du coup, le festival littéraire, présidé par l'éditeur Egon Ammann et qui se tenait en même temps que la foire, n'aura pas lieu ce printemps, mais peut-être cet automne si on lui trouve un lieu. Quel gâchis! Merde...

MÉMOIRE COURTE Christine Richard, qui porte l'ineffable titre de «cheffe de la littérature», *Literaturchefin*, à la *Basler Zeitung* a la mémoire courte. Elle oublie que ce n'est pas le Salon de Genève qui a ouvert les hostilités, mais Bâle qui s'est arrangée pour faire venir au bord du Rhin les éditeurs germanophones qui ne sont donc plus venus à Palexpo. Messe Schweiz, regroupement des foires de Bâle et de Zurich, entendait ainsi faire la nique aux Romands jugés ridiculement provinciaux. Comme s'il n'y avait pas d'autres semaines dans l'année, les Bâlois avaient choisi à dessein d'organiser leur manifestation en même temps que celle de Genève.

CONCURRENCE RIDICULE Pierre-Marcel Favre s'en était indigné à juste titre, faisant remarquer qu'il était absurde d'avoir deux salons dans un pays de 7 millions d'habitants, même plurilingue et multiculturel. L'Allemagne organise aussi deux manifestations, pour des raisons historiques, mais pour plus de 80 millions d'habitants. «Je constate, disait Favre, que notre concurrent bâlois est environ quatre fois plus petit que nous, en surface louée et en visiteurs, pour un potentiel quatre fois supérieur.» La preuve est faite maintenant que ce genre de concurrence directe est ridicule et que les grandes manifestations littéraires auraient tout intérêt à coordonner leurs calendriers au lieu de vouloir à tout prix rafler la mise à coup d'injures déplacées.

BÂLE TOUJOURS La débâcle bâloise offre cependant l'occasion de se poser d'autres questions, suggérées directement par l'actualité. Dans le même journal qui étaie sa rancœur antiromande en pleine page, on peut lire cette petite nouvelle réjouissante: «Selon un communiqué conjoint du Conseil d'Etat de Bâle-Ville et de la Fondation Christophe Merian, la Maison de la littérature de Bâle recevra en 2008 un crédit de fonctionnement de 450 000 francs ainsi qu'un crédit d'investissement de 130 000 francs.» Donc la Maison de la littérature de Bâle, ouverte en 2000. Semaine après semaine, elle accueille des auteurs qui s'y réunissent avec leurs lecteurs ou entre eux. Reste à savoir: de quoi la littérature a-t-elle besoin? D'une foire de quelques jours ou d'une maison pour toute l'année? Faut-il vraiment choisir?

«Du temps de Voltaire ou de Sartre, une maison de la littérature n'était pas nécessaire. C'est parce que l'emprise de la littérature sur la vie sociale diminue que sa fréquentation doit être organisée autrement.»

TANT QU'IL Y AURA DES MOTS La part de la littérature dans l'offre culturelle ne cesse de diminuer. En soi, ce n'est pas un mal. La littérature ne relève pas du spectacle vivant ni du spectacle mort. Elle est moins tapageuse, mais d'autant plus exigeante. Elle vise à la totalité tout en se sachant dans la marge. Elle est ce curieux paradoxe: marginale mais en plein cœur de la vie. Tant qu'il y aura des mots et qu'ils s'écriront,

la littérature et ceux qui la produisent représenteront un besoin social incontournable. Une société qui ne s'interrogerait plus sur l'usage des mots en perdrat vite le sens. Du temps de Voltaire ou de Sartre, une maison de la littérature n'était pas nécessaire. C'est parce que l'emprise de la littérature sur la vie sociale diminue que sa fréquentation doit être organisée autrement. Une maison de la littérature construit un nouveau rapport entre la demande de sens et l'offre des textes.

BESOIN D'UN SALON Chaque industrie a besoin d'un salon pour s'exposer. Ainsi le Salon de l'auto, le Salon de l'informatique, le Salon du livre. Mais chaque art a besoin d'une maison pour reconnaître les siens. Ainsi la Maison de la danse, la Maison de la musique et la Maison de la littérature. Dans les salons industriels, les intermédiaires sont rois. Ils facilitent le passage de la production à la consommation. Ainsi, au Salon du livre, les éditeurs, les diffuseurs, les journalistes tiennent à juste titre le haut du pavé. Au contraire, dans une maison des arts, les producteurs cherchent un contact direct avec les consommateurs.

FACE-À-FACE Dans le cas d'une maison de la littérature, il n'est donc plus question de toute la chaîne du livre, mais de la rencontre personnelle entre l'auteur et son lecteur. Cette rencontre est un court-circuit. Tous les intermédiaires disparaissent, y compris l'encre et le papier. Il n'y a plus que le face-à-face de l'auteur et de son lecteur. Pour organiser ce court-circuit, les modalités varient selon les lieux, le contexte et la réception des textes. Cela peut se passer en plein air, avec un mégaphone quand la littérature est dans la rue, cela peut se passer en marge de grands rassemblements culturels, comme des festivals saisonniers, ou de manière nomade en allant surprendre à chaque fois un public nouveau ou, enfin, dans une maison en dur au cœur de l'agitation urbaine.

Dans chaque cas, les intermédiaires, les médiateurs entre la voix de l'auteur et son public sont réduits au minimum. Pas de mise en scène télévisuelle, pas de décorum théâtral, pas de grandes orgues. En principe pas de traduction, juste une atmosphère qui aide à porter le texte.

TRADITION DE LECTURES L'exemple de Bâle est doublement intéressant. A vouloir rouler les mécaniques dans une industrie fragilisée par la fin du prix unique du livre en Suisse allemande, la foire a dû mettre la clé sous le paillasson, alors que, par ailleurs, sa *Literaturhaus* est devenue une référence pour d'autres villes comme Zurich et bientôt Berne. En Suisse romande, les conditions sont différentes, et une maison de la littérature, si elle voyait le jour, ne pourrait pas s'appuyer sur la même tradition des lectures par l'auteur, courantes en Suisse allemande.

Une maison de la littérature n'est ni un salon ni un palais. En principe, c'est un lieu urbain central, comprenant une salle pouvant recevoir une centaine de personnes, un café, un bureau, une bibliothèque. Rien n'empêche que son réseau ne comprenne plusieurs sites dans différentes villes. Par exemple réparties en Suisse romande. Par la force des choses, au début, c'est un projet nomade. C'est-à-dire que la maison de la littérature s'invite dans des lieux culturels existants, théâtres, librairies, musées, festivals, pour faire connaître son projet et le soumettre à l'expérience. Puisque nous avons un salon qui fonctionne et que les Bâlois ne nous voleront plus,

nous pouvons commencer d'imaginer ce que serait pour le reste de l'année, non pas un salon, mais juste un boudoir permanent.

Et bien sûr, s'il y avait une inauguration, nous inviterions la cheffe de la littérature bâloise pour lui montrer que, chez nous, la littérature se passe très bien de chef. Merde alors.

L'Hebdo, 10 janvier 2008